

Journal des traducteurs Translators' Journal

La lacune (suite et fin)

Félix de Grand'Combes

Volume 5, numéro 4, 4e trimestre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1057333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1057333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grand'Combes, F. (1960). La lacune (suite et fin). *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 5(4), 119–122. <https://doi.org/10.7202/1057333ar>

LA LACUNE

(suite et fin)

Félix DE GRAND'COMBE, Londres

Il n'est guère de phrase qui monte à nos lèvres, qui tombe de notre plume sans emprunter certains éléments à quelque habitude de pensée caractéristique de la collectivité à laquelle nous appartenons. La résurrection de ces démarches est une des tâches les plus passionnantes comme les plus nécessaires du traducteur. Pour retrouver la pensée qui est incluse dans un texte étranger nous avons à nous défaire de nos habitudes mentales, non seulement personnelles, mais nationales. Afin d'y parvenir il nous faut une sympathie active par laquelle nous nous efforcerons de nous faire l'âme de celui que nous traduisons en pénétrant non seulement ses sentiments, les replis de sa pensée, mais en prenant conscience de ce qui, dans leur genèse, est indépendant de l'auteur. A cette condition seulement on pourra ne rien laisser perdre de la richesse du texte.

Telle est la théorie, mais la différence entre les deux civilisations la rend maintes fois absolument inapplicable. Quelle possibilité y a-t-il en effet, de rendre en français une phrase telle que: « *What can you expect from such Chapel people* », qui évoque en anglais une atmosphère si particulière. C'est en effet cette suggestion de milieux différents qui peut rendre tout à fait fausse une traduction en apparence correcte.

Supposons que dans un roman anglais j'ai à traduire: — « *he offered her a glass of wine* ». Littéralement il n'est pas possible de rendre autrement que par « il lui offrit un verre de vin ». En lisant cette phrase, immédiatement se présente aux yeux du lecteur français un décor de bistrot, ou un milieu ouvrier, un tapis de table en toile cirée, une rasade de gros rouge. L'expression anglaise, dans l'esprit de l'auteur, suggère au contraire quelque chose digne Chambertin en un verre de cristal. Alors, comment en sortir ? Dites, peut-être: « il lui offrit un porto » ? Ou même si c'est un autre cru, l'erreur sera vénielle, sauf, bien entendu, en raison du fait que l'on n'offre pas du porto en Angleterre aux mêmes heures qu'en France... et que le *port* n'est pas tout à fait du « porto ».

Parfois la difficulté à laquelle se heurte le traducteur ne provient pas tant de l'évocation d'un milieu différent de celui du texte que des habitudes de pensée ou de langage divergentes. Prenons la phrase suivante tout à fait courante en anglais:

« *I am sure I hope you will be successful* »

Il ne viendrait à l'idée d'aucun Français de dire « je suis sûr que j'espère que vous réussirez », ni de se dire pour « *I am sure I don't know what to suggest as a translation* », « Je suis sûr que je ne sais pas quelle traduction proposer ».

Dans le premier cas, il dira sans doute « j'espère fermement que vous réussirez », et dans le second : « Je ne sais vraiment pas quelle traduction proposer ».

Il est des expressions traditionnelles qui ne peuvent être rendues par celles qui les traduisent exactement. Si vous désirez de la soupe aux lentilles, il faut demander *lentil soup*, mais Esaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, qui ne peut se rendre que par *a mess of pottage*.

Cueillez dans votre serre une feuille de vigne, ce sera bien a *vine-leaf*, mais si vous pensez au costume très sommaire que portent certaines statues antiques, vous ne pourrez l'appeler que *fig-leaf*.

* * *

On sait que le français, dominé par les principes de la logique, se prête plus volontiers à l'expression des idées rationnelles tandis que l'anglais se plie plus aisément à l'expression des sentiments affectifs. Prenons l'exclamation : « *O! for England now that April's there!* » Cette phrase constitue un exemple admirable de l'harmonie entre l'expression et le mobile qui l'inspire. Il ne s'agit point ici d'une constatation intellectuelle mais d'un simple cri du cœur. Or le cœur ne se soucie pas de la syntaxe : Il est donc normal que la phrase soit inorganique ; c'est à cette condition qu'elle peut rendre justice au sentiment.

Cette précieuse ressource manque aux Français chez lesquels, au point de vue du langage tout au moins, la tête semble toujours régir le cœur. Seules les héroïnes de Racine à la fine pointe d'une civilisation classique, sont capables de concilier dans leur style les exigences de la syntaxe et celles de l'émotion.

En raison précisément des habitudes de pensée de chaque langue certaines expressions ne peuvent être transposées littéralement d'une langue parce qu'elles sont choquantes dans l'autre. Je n'en citerai qu'un exemple : *grateful thanks* est intraduisible parce que cette locution constitue un pléonasme insupportable pour une oreille française.

D'autre part le français est impuissant à rendre la nuance assez subtile entre *thankful* et *grateful*. Quelle est-elle ? Je crois que *thankful* s'applique à une sorte de gratitude dont le bénéficiaire n'est pas spécifié tandis que *grateful* s'adresse à une personne. « *I was thankful to get an explanation of this difference and grateful to you for supplying it* ». La même difficulté arrête le français pour traduire respectivement *historical* et *historic* ; le premier se rapporte à un événement qui appartient véritablement à l'histoire et le second à un fait qui est digne d'y figurer. Ni l'une ni l'autre de ces deux différences ne semble clairement expliquée dans le *Shorter Oxford Dictionary*. Peut-on s'étonner dès lors qu'elles embarrassent les traducteurs ? Le même problème se produit pour les diminutifs français parfois si voisins de sens, par exemple « mâchouiller » et « mâchonner », « marmotter » et « marmonner », « cligner » et « clignoter », etc . . .

Intraduisibles littéralement sont aussi certains idiotismes comme *to put the right foot forward* puisque l'on dit en français « partir du pied gauche . . . » Et ce mot gauche me rappelle précisément une anecdote récente qui confirme ce que je viens d'avancer.

Je racontais à mon vieil ami Paul Rivet, Directeur honoraire du Musée de l'homme et député de Gauche, de quelle façon j'avais été incarcéré à Madrid et expulsé d'Espagne sans que le Gouvernement prit la peine d'alléguer même un prétexte... Il en fut abasourdi. « Encore si c'était moi, un vieux révolutionnaire », s'écria-t-il « on comprendrait, mais vous qui êtes conformiste jusqu'à la gauche ! » Jusqu'ici aucune difficulté : « *up to the hilt* » (que ne donne pas Mansion) mais quelle traduction adroite pourrait rendre ma réplique : « Jusqu'à la Gauche exclusivement, cher ami ! ».

Sir Harold Nicolson nous assurait un jour que *self-consciousness*, *shyness* et *to show off* ne peuvent se traduire en français. Le cas n'est pas le même pour ces trois termes. En ce qui concerne le premier il faut reconnaître qu'il exprime un trait de caractère particulier aux Britanniques. Dire d'un Français qu'il « prend conscience de lui-même » signifierait qu'il acquiert un supplément d'assurance, au rebours de l'anglais.

Le dictionnaire pour *self-consciousness* nous donne « embarras », « gêne », mais ces mots n'expliquent pas, comme fait admirablement l'anglais, la cause intime de ces sentiments qu'éprouvent aussi parfois certains Français, pour d'autres motifs, ce qui m'inciterait souvent à traduire *self-consciousness* par « respect humain », expression peu familière aux Anglais, mais qui a l'avantage de préciser le mobile psychologique des intéressés. Le premier terme dénote une attitude égocentrique, le second la sociabilité. On trouverait maint exemple qui confirme cette différence de point de vue, et c'est *shyness* et Sir Harold qui vont précisément nous en fournir un excellent. Cet éminent auteur a écrit quelque part : « *All nice people are shy !* ». La plupart de ses compatriotes partagent son avis. Entendez que pour les Anglais la timidité est une vertu. Pour nous, elle est un défaut parce que, encore à cet égard, nous nous plaçons sur le plan social. En effet, la timidité d'une personne constitue une gêne pour ceux auxquels elle s'adresse et c'est la raison qui nous incite à tâcher d'en guérir nos enfants.

Pour ce qui est de *to show off*, on ne saurait donner raison à Sir Harold. Il serait bien extraordinaire que dans un pays qui a le culte du « panache » et où sévit le « m'as-tu-vuisme » on manquât de mots pour exprimer l'idée de *to show off*. Il en est en effet tout un bouquet : « parader », « plastronner », « se pavaner », « paonner », « crâner », « faire le malin », « s'afficher », « faire de l'esbrouffe », « s'étaler », « installer », « faire la belle jambe », « faire de l'épate », et j'en passe sans doute.

Il est un peu imprudent, je le crois, de parler d'expressions intraduisibles. Il me souvient d'un journaliste anglais, présentant d'ailleurs toutes garanties d'incompétence linguistique, qui se risque un jour à rendre dans sa langue un article de Léon Daudet intitulé « Les n'y a qu'à ». L'auteur y raillait avec sa verve coutumière les politiciens d'estaminet et les stratèges en chambre. Mon plumitif séchait sur le titre et, il faut bien le dire, moi aussi, quand je me rappelai inopinément que G. B. Shaw avait baptisé ces mêmes personnages de *Gawdsakers* (*for God's sake let them do something*). C'était la solution rêvée.

La pièce anglaise *All-of-a-sudden Peggy* eut grand succès. Quand il s'agit de traduire le titre on propose « Peggy la primesautière ». C'est exactement le sens, mais cette expression ne fait pas balle comme l'anglais, et « Peggy » a une allure exotique qu'il n'a naturellement pas en anglais où

ce nom est au contraire tout à fait familier; pourquoi ne pas dire .
« Margot⁽¹⁾ tout de go » qui, avec son assonance, donne l'impression d'une
création, *to have been specially coined*.

Sans doute pour celui qui saurait parfaitement les deux langues — ce
qui est fort loin d'être mon cas — ces heureuses rencontres, au lieu d'être
accidentelles seraient normalement prévisibles. Plus le traducteur est com-
pétent, plus volontiers le ciel l'aidera.

* * *

En conclusion j'aimerais recommander à mes lecteurs qui possèdent
bien deux langues (je suis certain que les autres ne m'auront pas lu jus-
qu'ici) un passe-temps agréable et utile, c'est de mettre parfois de côté
leurs mots croisés pour s'amuser à traduire les expressions réputées intra-
duisibles en ce sens que les écrivains souvent les citent dans l'original.

Voici quelques exemples de ce que j'entends :

Les voyageurs qui utilisent le *ferry*
Les voyageurs qui utilisent le bac

J'ai le cafard
I feel like a rose with a bug on it

L'esprit de l'escalier
Postmeditated wit

Cette dernière traduction a en outre pour un Anglais l'avantage de
lui permettre d'éviter la forme erronée: L'« esprit d'escalier » que cite
Fowler comme étant du bon — pardon, *de bon* — français.



Le télégramme écossais

*Les Ecossais, disent les mauvaises langues, n'aiment pas dépenser leur argent
inutilement. Voici le texte d'un télégramme qu'un brave gars de Calédonie envoya
à sa mère à la suite d'un accident d'automobile. Ce télégramme compte dix mots
alors qu'il aurait dû normalement en comporter dix-neuf. Comment sa mère re-
constitua-t-elle le tout? (Voir la réponse page 141)*

BRUISES HURT ERASED
AFFORD ERECTED ANALYSIS
HURT TOO INFECTIOUS DEAD.

(1) L'occasion est bonne pour rappeler que, si en anglais (voir Lady Oxford) le prénom Margot
est aristocratique, en français il s'applique à une pie et à une femme du commun.